

# Les amulettes portées par les petits enfants en Espagne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles\*

Marie-France Morel

Investigador independiente

✉ [marie-france.morel@orange.fr](mailto:marie-france.morel@orange.fr)



© 2025 by the author(s)

**Abstract:** For over fifty years, I have been working on the history of early childhood, studying the care and protection provided to toddlers, from an interdisciplinary anthropological perspective, in conjunction with colleagues who are Africanists (Doris Bonnet, Alain Epelboin), medievalists (Didier Lett) and antiquarians (Véronique Dasen). During all these years, I was intrigued by Velázquez's portrait of the Infante Felipe Próspero, aged about two (1657, Kunsthistorisches Museum, Vienna): I did not understand the meaning of the amulets worn by the child, particularly the closed black fist fixed to his shoulder. In May 2019, I was invited to Vienna by Wolfram Aichinger and met the group of researchers he had brought together around the FWF program The Interpretation of Childbirth in Early Modern Spain. Thanks to the research of Fernando Sanz-Lázaro, I understand the double meaning of the jet fig (*higa de azabache*) and am led to explore the beautiful collection of portraits of little princes in the Castle of Ambras. Thanks to the transcription by Nina Kremmel and her articles, I was able to access the book by Doctor Juan Alonso y de los Ruices de Fontecha, *Diez privilegios para mujeres preñadas* (1606), in which the dangers of “fascination” for toddlers and the means of protecting them are explained. I also owe a great deal to all those who have informed me of the mentions of “higa de azabache” in the admission

---

\* Revisado por Wolfram Aichinger.

registers of abandoned children in the hospices of Seville and Cádiz (Wolfram Aichinger and Varvara Rytisk). Thanks to this generous support, I gradually built up my article and found, sometimes by chance, other avenues of research in the art objects section of the Louvre Museum, in memoirs on court life in France, in visits to exhibitions on Ribera or Goya. I now think I have more or less clarified the use and meaning of most of the amulets present in the 17th century on the portraits of the Infantes of Spain and their cousins in Austria.

**Keywords:** amulets, jet fig (*higa de azabache*), early childhood, portraits of infants, portraits of the Castle of Ambras, 17<sup>th</sup> century, Spain, Austria

**Résumé:** Depuis plus de cinquante ans, je travaille sur l'histoire de la petite enfance en étudiant les soins et les protections dont les tout-petits sont l'objet, dans une perspective anthropologique interdisciplinaire, en lien avec des collègues africanistes (Doris Bonnet, Alain Epelboin), médiévistes (Didier Lett) et antiquisants (Véronique Dasen). Pendant toutes ces années, j'ai été intriguée par le portrait par Velázquez de l'enfant Felipe Próspero, âgé d'environ deux ans (1657, Kunsthistorisches Museum, Wien) : je ne comprenais pas la signification des amulettes portées par l'enfant, particulièrement le poing noir fermé fixé à son épaule. En mai 2019, je suis invitée à Vienne par Wolfram Aichinger et je rencontre le groupe de chercheurs qu'il a réuni autour du programme FWF The Interpretation of Childbirth in Early Modern Spain. Grâce aux recherches de Fernando Sanz-Lázaro, je comprends la double signification de la figue de jais (*higa de azabache*) et suis conduite à explorer la belle collection de portraits de petits princes du château d'Ambras. Grâce à la transcription par Nina Kremmel et à ses articles, j'ai pu accéder au livre du docteur Juan Alonso y de los Ruices de Fontecha, *Diez privilegios para mujeres preñadas* (1606), dans lequel sont expliqués les dangers de la « fascination » pour les tout-petits et les moyens de les protéger. Je dois aussi beaucoup à tous ceux qui m'ont fait part des mentions de « higa de azabache » sur les registres d'admission des enfants abandonnés dans les hospices de Séville et de Cadix (Wolfram Aichinger et Varvara Rytisk). Grâce à ces aides généreuses, j'ai construit peu à peu mon article et trouvé, parfois par hasard, d'autres pistes de recherche dans la section des objets d'art du musée du Louvre, dans les mémoires sur la vie de cour en France, dans les visites d'expositions sur Ribera ou Goya. Je pense désormais avoir à peu près éclairci l'usage et la signification de la plupart des amulettes présentes au XVII<sup>e</sup> siècle sur les portraits des infants d'Espagne et de leurs cousins d'Autriche.

**Mots-clés:** amulettes, figue de jais (*higa de azabache*), petite enfance, portraits des infantes, portraits du château d'Ambras, XVII<sup>e</sup> siècle, Espagne, Autriche

Dans l'Antiquité gréco-romaine, comme au Siècle d'Or espagnol, la croissance des tout-petits est un chemin plein de périls, souvent jalonné par leurs maladies et leur mort universellement redoutées, ce qui justifie le port sur leur corps de nombreux objets protecteurs<sup>1</sup>. Certains d'entre eux ont traversé les siècles sans grands changements, d'autres sont plus spécifiques à une époque donnée. Après une recension de leur présence et l'explication de leur signification dans l'Antiquité, je m'intéresserai à leur usage au Siècle d'Or, en particulier dans les portraits des infants espagnols qui portent à la fois des reliques et plusieurs types d'amulettes, dont certaines remontent à l'Antiquité. J'essaierai de répondre à plusieurs questions : que signifient ces amulettes ? pourquoi au XVII<sup>e</sup> siècle, les infants espagnols sont-ils plus chargés en protections magiques et religieuses, que les princes des autres cours (Vienne, Turin, Paris) ? Pourquoi et quand les amulettes disparaissent-elles ?

## Les amulettes dans l'Antiquité<sup>2</sup>

Pour expliquer le pouvoir de guérison et de protection de l'amulette, deux choses doivent être considérées : sa forme et sa matière.

### La forme des objets protecteurs

A la fois dans les tombes ou sur les statuettes et céramiques du monde gréco-romain, les jeunes enfants portent souvent des ensembles d'amulettes, que l'historienne Véronique Dasen qualifie de « kits », portés autour du cou, des bras ou des chevilles, ou en baudrier à travers la poitrine. Divers objets y sont figurés ; lunules, perles ocellées, lamelles de métal (or ou argent) gravées avec une formule magique, marteaux, massues, croissants, clochettes, mains ouvertes ou fermées, monnaies percées, haches simples ou doubles, bulles, trèfles, bracelets et nœuds de textiles, etc. Outre les objets, des portions d'animaux (pattes de blaireaux, têtes de taupes, dents de loups ou de chiens) protègent aussi par magie sympathique : en les portant, l'enfant capte une partie des pouvoirs offensifs ou défensifs de l'animal.

Dans le monde grec, le collier trouvé dans la tombe d'une jeune fille dans la nécropole d'Akanthos (nord de la Grèce), datée de la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, comporte une grande variété d'objets qui évoquent chacun un dieu. Une double hache à connotation obstétricale renvoie à Athéna, née après un coup de hache donné par Héphestos sur le crâne de son père Zeus ; une tête de Silène fait référence au rôle du

<sup>1</sup> Cf. Jacques Gélis, « Rites de naissance et soins à l'enfant : des permanences de l'Antiquité aux siècles modernes », Michel Dugnat (dir.), *L'art d'accueillir embryons, fœtus et bébés*, Toulouse, Erès, 2014, p. 11-32.

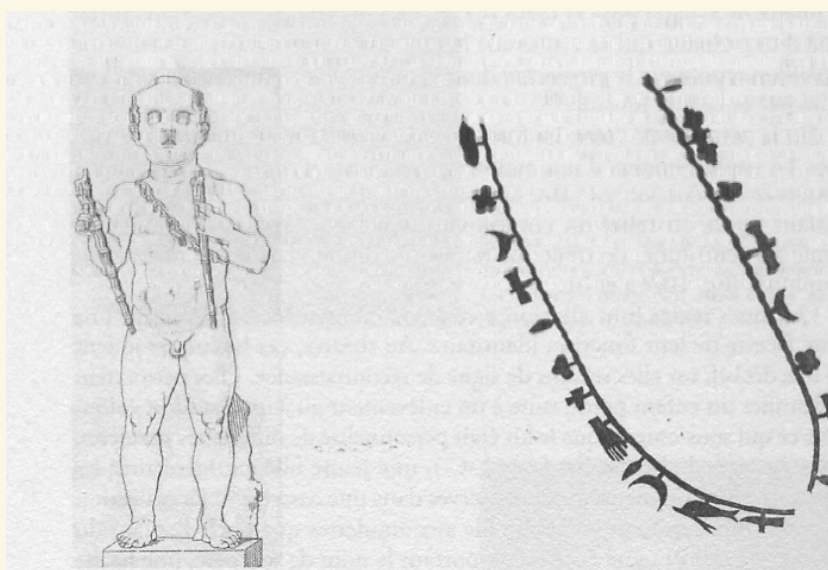
<sup>2</sup> Véronique Dasen, *Le sourire d'Omphale. Maternité et petite enfance dans l'Antiquité*, Rennes, 2015, chapitre 10, « Probaskania, » p. 281-318.

pédagogue dans l'enfance ; trois jouets en miniature (osselet, toupie, tortue) évoquent le jeu dans la vie de la petite morte ; la tortue est aussi l'emblème d'Aphrodite et fait référence à la pudeur de la jeune fille ; elle est aussi l'attribut d'Hermès, patron des enfants qui écarte les sorts. Lunules ou croissants lunaires, très courants, sont portés par les enfants et les femmes depuis l'Égypte ancienne jusqu'au monde grec et romain : ils placent le tout-petit sous la protection d'Artémis, patronne des naissances, et des phases de la lune qui sont en rapport avec la croissance des enfants.



1) Amulettes trouvées dans la tombe d'une jeune fille de la nécropole d'Akanthos (Grèce du nord), fin du IV<sup>e</sup> siècle av. JC, d'après V. Dasen, *Le sourire d'Omphale. Maternité et petite enfance dans l'Antiquité*, Rennes, 2015, p. 301.

Dans l'empire romain, aux premiers siècles de notre ère, on retrouve la plupart des amulettes grecques. Voici le détail d'un kit d'amulettes porté par la statue d'un jeune garçon conservée au musée du Vatican : demi-lune, trèfle, feuille, double hache, main, dauphin, épée, faucille, serpe, ciseaux, marteau.



2) Dessin du collier d'amulettes porté par une statue d'enfant romain, conservée au musée du Vatican, d'après V. Dasen, *op.cit.* p. 300.

Autres protections très fréquentes et plus modestes, trouvées seulement dans le monde romain : des grelots et clochettes, portant parfois des inscriptions qui souhaitent bonne chance, sont suspendus au cou, aux bracelets ou à la ceinture des enfants pour constituer une protection sonore contre le mauvais œil, les fantômes et les démons malfaisants. Parfois, de simples monnaies percées enfilées sur des anneaux métalliques ont pu fonctionner comme amulettes sonores et hochets à la place des grelots. L'amulette la plus caractéristique du monde étrusco-italique est la *bullā*, pendentif creux de métal (bronze ou or), porté au cou, fait de deux disques convexes, dans lesquels on peut mettre des substances odorantes ou prophylactiques.

Les dents d'animaux protègent de la percée des dents très redoutée autrefois : de six mois à trois ans, on peut « mourir des dents » et, pour l'éviter, on fait porter à l'enfant des kits spéciaux, évoluant selon l'âge de l'enfant, avec de petites figurines d'ambre ou d'os percées, représentant des animaux à grandes dents (lièvre, dauphin), ainsi que des dents d'animaux puissants : loup, cheval, chien, bovin. Pline donne toutes sortes de recettes de pommades faites de poudre de dents animales ou de cervelles de lièvre à appliquer sur les gencives endolories des tout-petits. Ces amulettes et recettes fonctionnent par magie sympathique où « le même soigne le même ». Les lunules sont les plus fréquentes dans les sépultures d'enfants. Elles sont parfois ornées d'un phallus, ce qui n'était pas le cas en Grèce. La représentation de phallus isolés sur des amulettes est une spécificité du monde romain. Des amulettes obscènes, comme le phallus ou la main ouverte ou fermée en « figue », laissant saillir le pouce entre l'index et le majeur, évoquant l'acte sexuel et le sexe féminin, sont censées écarter les influences néfastes dues au mauvais œil. Comme le dit Varron au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, « les garçons portent au cou un objet indécent (*turpicula res*) pour écarter le mauvais sort ; on l'appelle un *scaevola*.<sup>3</sup> » Ces objets obscènes empruntés au monde des adultes ont été trouvés en Gaule romaine ou en Espagne antique à Ibiza dans des tombes d'enfants de moins d'un an<sup>4</sup>. Ces figurations phalliques en bronze ou en or, travaillées en pendentifs ou en bagues, ne représentent pas seulement un symbole de virilité et de fécondité, mais aussi une protection contre le mauvais œil. La figue (*higa*), signe très ambivalent, à la fois obscène et protecteur, est déjà en usage dans l'Antiquité<sup>5</sup>. À défaut de phallus ou de « figue », les enfants peuvent porter une petite massue en miniature qui les place sous la protection d'Héraclès, « modèle de l'enfant qui survit à tous les dangers.<sup>6</sup> »

<sup>3</sup> Dasen, op. cit., p. 305.

<sup>4</sup> José Ferrandis, *Marfiles y azabaches españoles*, Barcelona, Labor, 1928, p. 159-160 : « En España, los ejemplares más antiguos...son las *higas* descubiertas en la necrópolis púnica de Ibiza...y algunas romanas. »

<sup>5</sup> Fernando Sanz-Lázaro, « Hay una higa para quien da consejo sin que se lo pidan », *Avisos de Viena*, 5, 2023, p. 55-63.

<sup>6</sup> Dasen, op. cit., p. 307.

Comme l'écrit Véronique Dasen, les amulettes sont importantes pour comprendre les attitudes devant la vie et la mort des populations d'autrefois :

« De taille modeste, précieuses ou bon marché, parfois étranges au premier regard, toujours en contact direct avec le corps qu'elles doivent protéger, les amulettes construisent un discours qui éclaire une autre facette des sociétés antiques. Au-delà des particularismes régionaux, elles constituent une réponse d'espoir au lourd tribut que payaient les femmes et les enfants à la maladie et à la mort.<sup>7</sup> »

### Les pouvoirs des métaux et des pierres

Le pouvoir protecteur des pierres est connu depuis l'Antiquité grecque qui a produit beaucoup de recueils sur leurs propriétés : Lapidaires orphiques, Damigeron-Evax, Kérygmes lapidaires, etc. Les métaux les plus utilisés sont l'or qui passe pour incorruptible ou l'argent qui est plus abondant.

Les pierres avec lesquelles on façonne les amulettes sont variées : corail, jais, ambre ... Selon Pline (*Histoire naturelle*), le corail est une panacée :

« Une branche de corail pendue au cou d'un enfant passe pour le mettre en sûreté. Calciné, pulvérisé et bu dans de l'eau, le corail est bon pour les tranchées, les affections vésicales et calculeuses. Pris de la même façon dans du vin, ou, s'il y a de la fièvre, dans de l'eau, il est soporatif. Il résiste longtemps au feu. On ajoute que ce médicament, pris souvent à l'intérieur, consume la rate. Il est excellent pour ceux qui rejettent ou qui crachent du sang. On en incorpore la cendre aux compositions ophtalmiques ; il est en effet astringent et réfrigérant. Il remplit les creux des ulcères ; il efface les cicatrices.<sup>8</sup> »

Le corail a donc des propriétés universelles : il guérit les ophtalmies, il cicatrise les plaies, il arrête les hémorragies et l'épilepsie, il apaise les douleurs des règles et de l'accouchement. Ayant la couleur du sang, il favorise une bonne circulation et protège du mauvais œil. Dans le christianisme, sa couleur rouge l'associe au sang du Christ et à la Rédemption. Il est souvent porté autour du cou en collier de petites perles ou en branche entière<sup>9</sup>.

Le jais (*azabache*) a aussi des vertus exceptionnelles : comme le corail, c'est une pierre « d'entre deux », étant à la fois un minéral dur et un végétal mou, puisqu'il provient de bois jurassiques fossilisés. Voici comment, à Rome au premier siècle de notre ère, Pline décrit les vertus surnaturelles de cette pierre appelée *gagates* :

<sup>7</sup> Ibid., p. 317.

<sup>8</sup> Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre 32, chapitre 11, traduction Littré, Paris, 1877.

<sup>9</sup> Danielle Alexandre-Bidon, *La Dent et le corail ou la Parure prophylactique de l'enfance à la fin du Moyen Age*, Nice, 1987.

« La pierre gagate porte nom de la ville et du fleuve Gages, en Lycie. On dit qu'à Leucolla la mer l'expulse et qu'on en recueille dans une étendue de 12 stades. Elle est noire, unie, poreuse, ne différant guère du bois, légère, fragile, et, frottée, d'une odeur désagréable. Les marques que l'on fait avec cette pierre sur les poteries ne s'effacent pas. Brûlée, elle exhale une odeur sulfureuse. Chose singulière, l'eau l'enflamme, l'huile l'éteint. Enflammée, elle chasse les serpents et dissipe l'hystérie. En fumigation, elle fait reconnaître l'épilepsie et la virginité. En décoction dans du vin, elle guérit les maux de dents ; mêlée à la cire, les écrouelles ...<sup>10</sup> »

Le jais est ainsi une pierre semi-précieuse protectrice, dotée de pouvoirs magiques, utilisée pour se protéger des démons et du mauvais œil. Comme l'ambre, elle se charge en électricité ; lorsqu'elle est frottée elle est capable d'absorber les énergies négatives autour de soi et peut exploser quand elle a réussi à détourner le mauvais œil. Dans l'Antiquité, les marins, les pêcheurs et les équipages des navires portent une pierre de jais autour du cou pour se protéger des démons et des tempêtes.

Comme le notait déjà Pline, la poudre de jais brûle en dégageant une odeur très désagréable, utilisée au XVII<sup>e</sup> siècle en obstétrique. En 1609, Louise Bourgeois, sage-femme de la reine Marie de Médicis, recommande cette odeur placée sous le nez de la parturiente pour provoquer des nausées qui décolleront le placenta après l'expulsion du fœtus : on lui fera « sentir du jais en poudre brûlé dans un réchaud, ou de l'huile de jais, ou un morceau d'*assa foetida*, ou du rognon du castor<sup>11</sup>. » Son contemporain et collègue chirurgien Jacques Guillemeau, conseille le même remède pour éviter de recourir à l'extraction manuelle du placenta : « [faire] sentir à la mère des choses puantes, comme quelques savates brûlées, plumes de perdrix, de l'*assa foetida*, rue, huile de jais<sup>12</sup>. »

Les deux meilleurs jais du monde proviennent des mines de Whitby en Angleterre et d'Oviedo dans les Asturies, en Espagne. Depuis l'Antiquité, dans le bassin méditerranéen, le jais est considéré comme une pierre espagnole. En Galice, il devient, à partir de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, la pierre du pèlerinage de saint Jacques de Compostelle, quand les artisans locaux commencent à sculpter pour les pèlerins de petites pièces de jais : coquilles Saint-Jacques, broches, coffrets, statuettes du saint, rosaires, figures<sup>13</sup>. De nos jours, le jais reste encore lié au pèlerinage, et ce lien spécial renforce son pouvoir de protection.

<sup>10</sup> Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, op. cit., livre 36, chapitre 34, « Nature des pierres ».

<sup>11</sup> Louise Bourgeois, *Observations diverses sur la stérilité, perte de fruits, fécondité, accouchements, et maladies des femmes et enfants*, 3 tomes, Paris, 1609, édition Melchior Mondière, 1626, p. 111.

<sup>12</sup> Jacques Guillemeau, *De la grossesse et accouchement des femmes*, Paris, Abraham Pacard, 1621, p. 297. Cité par Valérie Worth-Stylianou, « La rôle de l'odorat dans les accouchements entre 1500 et 1800 » dans M.-F. Morel (dir.), *Accompagner l'accouchement d'hier à aujourd'hui*, Erès, 2022, p. 31-52.

<sup>13</sup> Ángel Cardín Toraño, *El azabache y su cultura en la Península Ibérica: formación, minería, estudios científicos, propiedades mágicas, artesanía y el Camino de Santiago*, Santiago de Compostela, Xerais de Galicia, 2013.





3) Amulettes en jais du pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle aujourd'hui (SantiagoTurismo)

La figue de jais (*higa de azabache*), est en Espagne un bijou traditionnel bon marché qui protège du mauvais œil, de l'envie, de la jalousie et des maladies. Elle peut être parfois fabriquée avec du corail, qui est beaucoup plus cher<sup>14</sup>. Dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle, elle est fréquemment portée par les petits enfants, mais aussi par les adultes.



4) *higa* en jais



5) *higa* en corail

<sup>14</sup> Cf. Francesca Elizabeth Richards, « "I praie ye send for the courall": children's coral as the physical embodiment of parental hopes and fears in early modern England », *The History of the Family*, 30:1, 2025, 19-43.



## L'ambivalence de la « figue »

Déjà en usage dans l'Antiquité, la figue, est un signe ambivalent, à la fois obscène et protecteur. Il y a deux sortes de figes, selon qu'on sort le majeur ou qu'on le rentre à côté de l'index<sup>15</sup> : si le majeur est levé, elle est moqueuse, maléfique, offensante : elle s'échange entre adultes. Si le majeur est rentré à côté de l'index, c'est une figue bénéfique qui protège du mauvais œil. C'est celle qui est portée par les enfants.

Le geste insultant de la « higa » est parfois représenté dans les scènes sacrées de la peinture espagnole du XVII<sup>e</sup> siècle, même lorsqu'il s'agit d'une représentation de la Passion du Christ. Vers 1611-12, l'espagnol Ribera peint à Rome *Le Couronnement d'épines*<sup>16</sup> : à l'arrière-plan à droite, un jeune garçon, la bouche ouverte, fait avec le pouce placé entre l'index et le majeur une « higa » au Christ supplicié. La peinture fait ici allusion à un geste méprisant assez commun dans les bas-fonds de Rome au début du XVII<sup>e</sup> siècle que connaissaient bien Caravage et Ribera.

Une autre peinture anonyme, provenant des Pays Bas du sud (espagnols), conservée au Louvre, datée aussi du début du XVII<sup>e</sup> siècle, reprend la même iconographie. La « figue » du bourreau, accompagnée d'une injure qui sort de sa bouche grande ouverte, est encore plus explicite. Cette peinture montre que la pratique de la figue était répandue dans de nombreux pays au XVII<sup>e</sup> siècle, bien au-delà de l'Espagne et de l'Italie<sup>17</sup>.



6) Jusepe de Ribera, *Le Couronnement d'épines*, vers 1611-1612, Genève, Rob Smeets Gallery



7) Anonyme (Pays-Bas du sud), *Le Couronnement d'épines*, Musée du Louvre, début XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>15</sup> Fernando Sanz-Lázaro, op. cit., p. 59-60.

<sup>16</sup> Genève, Rob Smeets, Gallery. Ce tableau a été exposé du 5 novembre 2024 au 23 février 2025 au Petit Palais à Paris, dans une exposition consacrée à Jusepe Ribera.

<sup>17</sup> On trouvera bien d'autres exemples de la présence de la figue dans les représentations de la Passion du Christ dans le catalogue d'exposition *Les bas-fonds du baroque. La Rome du vice et de la misère*, Petit Palais, 2014, avec notamment l'article d'Annick Lemoine sur la figue (p. 23-42).

## La « *higa de azabache* », une protection contre la « fascination » selon le docteur Fontecha

Dans son livre, *Diez privilegios para mujeres preñadas* (1606)<sup>18</sup>, le docteur Juan Alonso y de los Ruices de Fontecha, de l'université d'Alcala, détaille les dix « privilèges » des femmes enceintes qu'il faut respecter, afin qu'elles puissent enfanter en bonne santé. Il recommande neuf fois le pouvoir protecteur des « higas de azabache », surtout mentionnées dans le Dixième Privilège (50 pages) qui concerne la « créature » après sa naissance :

« En el décimo privilegio se declara que puede la preñada prevenirse de cosas para que no le aojen su criatura en naciendo, si hay ojo, de cuántas maneras acontece, qué señales hay para conocele, cómo se cura, y con qué remedios se prohíbe y sana.<sup>19</sup> »

Après l'accouchement, la mère doit préserver le nouveau-né du plus grave danger qui le menace, à savoir la « fascination » due au mauvais œil (fol. 177<sup>r</sup>), qui peut être propagée par toutes sortes de personnes malveillantes s'approchant de lui. Les enfants qui en sont victimes ont des symptômes spécifiques : leur force vitale diminue, leur corps est secoué par des convulsions (jusqu'à la terrible épilepsie : *alferecía*), ils ont des vomissements, des nausées, ils n'ont plus d'appétit, ils refusent le sein, leurs urines et leurs fèces ont une vilaine couleur et sentent mauvais.

Cette maladie est reconnue par tous les médecins de l'époque. Ainsi Francisco Pérez Cascales, dans son traité de 1611 sur les maladies des enfants écrit un chapitre sur la « fascination ». Toutes les femmes jeunes et vieilles peuvent contaminer les enfants avec leurs humeurs toxiques qui les tuent par simple contact visuel. En cas de « fascination », Fontecha recommande de se tourner d'abord vers Dieu en priant, en posant sur l'enfant des croix de toutes tailles et des pages d'Évangiles. Ensuite on utilisera des remèdes à base de plantes (encens, potions, épices).

Il faut aussi pratiquer la prévention : les purgations, saignées, exercices et le port d'amulettes sont les plus efficaces. Porter des objets en jais autour du cou est le mieux, surtout s'ils sont sculptés en forme de saints ou de croix. D'autres remèdes sont les héliotropes, les diamants, les émeraudes et des parties d'animaux.

« Por la cual razón es bien que no solo las criaturas le traigan hechas

<sup>18</sup> Publié à Alcalá de Henares : Luys Martynez [sic] Grande, 1606. La seule version imprimée semble perdue. Une version manuscrite, transcrite par Nina Kremmel, est conservée à la Biblioteca General Universitaria de Salamanca. Je remercie Wolfram Aichinger de m'avoir communiqué cette transcription. Voir aussi Nina Kremmel, « *Ten Privileges for Pregnant women in Early Modern Spain* », in Coranza Gislon Dopfel (ed.), *Maternal Materialities. Objects, Rituals and Material Evidence of Medieval and Early Modern Childbirth*, Turnhout, 2023, p. 145-154. Cf. aussi Nina Kremmel, « Pregnancy: Privileges and Protection in the Spanish Golden Age », *Hipogrifo*, 6.1 (2018), 467-81.

<sup>19</sup> L'orthographe espagnole a été normalisée dans cette citation et dans les suivantes.

figuras de santos y cruces al cuello, y aun los grandes, sino en pedazos de cualquiera manera que cada uno mejor pueda. Pues es causa de que no se representen fantasmas y visiones melancólicas, que esto entiende aquí por demonios [...]. Es también gran remedio traer algunas cuentas, imágenes o pedazos de piedra heliotropia, que es una piedra pintada de unas pinticas coloradas como de sangre y verde como de esmeraldas (fol 220<sup>r-v</sup>)<sup>20</sup> »

Selon Fontecha, la croyance au pouvoir protecteur des amulettes est répandue dans toute la société. Même les enfants des pauvres en portent, parce que cela ne coûte pas cher ; un simple morceau de jais, même non sculpté, suffit à protéger :

« Que ya que al pobre le falte el pedazo honrador y desmelancolizador del oro, el zafiro, esmeralda, jacinto y diamante para colgar al cuello de su hijo por sus grandes precios y estimaciones. No les faltara un negro pedazo de azabache, aunque sea de los que se quiebran en casas de los ricos para contra la maligna cualidad de los fascinadores, o unos granos de fino coral, pues no hay pobre labradora que no tenga sus sarticas del cual no menores alabanzas y grandezas, según nuestro propósito, han dicho los antiguos que de esotras preciosas piedras y del azabache, como queda explicado (fol. 224<sup>r</sup>)<sup>21</sup> »

« Y si aun todavía se afligiere el pobre que no tiene un poco de azabache o de coral que echar al cuello a su único hijo, consuélase con que podrá echalle un pedazo de sal quajada y hacerle una cruz, corazón o higa que no parecerá menos bien, una concha de las que hallan a las orillas del mar de que traen harta abundancia los romeros, una haba de indias, y una avellana de azogue, que también preserva de alferecía, perseguidora madrastra de los niños, aunque los latinos la llamen *Mater puerorum* como de los venenados vapores de los ajoadores (folio 225r)<sup>22</sup> »

Il n'est pas sûr que Fontecha ait vraiment cru à la réalité du mauvais œil, même s'il accepte facilement d'autres amulettes protectrices pour les femmes enceintes (comme l'os de cheville d'un lapin). Comme l'écrit son contemporain Sebastián de Covarrubias dans son *Tesoro* (1611) : « ...el colgar a los niños del hombro una *higa* de azabache es muy antiguo, y comúnmente se ignora su principio.<sup>23</sup> » Il s'agirait selon lui d'une forme baroque de superstition protégeant particulièrement les enfants, juste bonne pour les

<sup>20</sup> « C'est pourquoi il est bon que non seulement les créatures portent sur elles des figures de saints et des croix autour du cou, et même des grandes, mais en morceaux de la meilleure manière possible. Car c'est un moyen de repousser les fantômes et les visions mélancoliques, ce que comprennent les démons [...] C'est aussi un grand remède d'apporter quelques perles, images ou morceaux de pierre héliotrope, qui est une pierre peinte avec quelques points colorés comme le sang et vertes comme les émeraudes. »

<sup>21</sup> « Puisque le pauvre manque d'un morceau d'or, de saphir, d'émeraude, de pierre de jacinthe ou de diamant à suspendre au cou de son fils car cela coûte trop cher, il pourra trouver un morceau de jais noir, même un morceau brisé que l'on trouve chez les riches après qu'il a servi à repousser les maléfices des fascinateurs. Il trouvera aussi quelques grains de corail comme en conservent toutes les pauvres paysannes... »

<sup>22</sup> « Et si le pauvre homme s'afflige encore de ne pas avoir un peu de jais ou de corail à mettre au cou de son fils unique, qu'il se console en se disant qu'il peut lui jeter un morceau de sel pilé et lui faire une croix, un cœur ou une figue, qui n'en paraîtront pas moins bons, un coquillage de ceux que l'on trouve au bord de la mer et que les marins apportent en grande abondance, un haricot d'Inde et une noisette de vif-argent, qui préserve aussi de l'*alferecía* (épilepsie), la marâtre persécutrice des enfants, que les Latins appellent *Mater puerorum* à cause des vapeurs vénéneuses des *ajoadores* qui jettent le mauvais œil. »

<sup>23</sup> Cité par Luis Cortes Echanove, *Nacimiento y crianza de personas reales de España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1958, p. 35.

femmes et les gens peu éduqués. En fait, tout le monde, même les riches et les éduqués à l'époque, croit aux dangers du mauvais œil qui nécessitent des protections spécifiques.

## Les amulettes portées par les infants d'Espagne aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles<sup>24</sup>

Au xvi<sup>e</sup> siècle, les enfants de Charles Quint et de Philippe II ne portent pas d'amulettes visibles.

En 1502, un anonyme (le Maître de la Guilde de Saint Georges) peint à Bruxelles un triple portrait de Charles de Gand (futur Charles Quint), âgé de deux ans, avec ses deux sœurs Eléonore (1498-1558), âgée de 4 ans, et Isabelle (1501-1526), âgée d'un an (Schloss Ambras, Innsbruck). Aucun enfant ne porte d'amulette. Pourtant Isabelle âgée d'un an est encore allaitée et considérée comme fragile. Elle tient une poupée.



8) Anonyme, *Charles de Gand (futur Charles Quint) et ses deux sœurs*, 1502.

Vers 1568-1569, Alonso Sánchez Coello peint un double portrait des filles de Felipe II et de la reine Isabelle de Valois, Isabel Clara Eugenia, 3 ans, et Catalina Micaela, un an et demi (Las Descalzas Reales, Madrid). On ne voit aucune amulette sur ces deux enfants.

<sup>24</sup> Cette analyse est faite à partir d'une quarantaine de portraits d'infants conservés essentiellement dans les musées suivants : à Vienne le Kunsthistorisches Museum, à Innsbruck le Schloß Ambras, à Madrid le Prado et le couvent des Las Descalzas Reales.



Pourtant, la plus jeune des deux sœurs était certainement encore allaitée. Elle tient un tambourin et un chardonneret, oiseau qui, avec sa tâche rouge sur la tête, annonce et symbolise la Passion du Christ. Les vêtements des deux enfants comportent des « lisières », sorte de fausses manches fixées aux épaules qui permettent de tenir l'enfant quand il commence à marcher et signalent que l'enfant est entré dans la phase de l'apprentissage de la marche<sup>25</sup>.



9) Alonso Sánchez Coello, *Isabel Clara Eugenia y Catalina Micaela*, vers. 1568–69.

En 1577, Alonso Sánchez Coello peint le portrait de Diego Félix, troisième fils de Felipe II et de sa quatrième femme Ana d'Austria. Il est âgé d'environ deux ans. Il porte quelques médailles, amulettes et reliques en sautoir autour du cou (pas de *higa*), un jouet (le cheval bâton) et une arme (lance) (Palais Liechtenstein, Vienne).

<sup>25</sup> María Albaladejo Martínez, "Imagen y poder en la corte de Felipe II: apariencia y representación de la Infanta de España", *Revista Internacional de Ciencias Humanas*, 2 (1), 2013, pp. 13-26.



10) Alonso Sánchez Coello, *Diego Félix*, 1577.

C'est au XVII<sup>e</sup> siècle à la cour de Madrid que les amulettes sont les plus nombreuses, surtout chez les enfants de Felipe III et de Margarita de Austria, fille de la très pieuse Maria Anna von Bayern. Après avoir donné le jour à huit enfants, la reine meurt subitement en 1611 à l'âge de 26 ans, après la mise au monde de son dernier enfant, Alfonso. Voici la liste des huit enfants :

- Ana Mauricia (1601-1666), future reine de France, mariée à Louis XIII, régente de France et mère de Louis XIV.
- María (1603-1603) : morte à un mois en 1603.
- Felipe IV (1605-1665), roi d'Espagne ; marié à Elisabeth de France, puis à Mariana d'Austria.
- María Ana (1606-1646), mariée à l'empereur Ferdinand III, impératrice et mère de l'empereur Léopold Ier et de la reine Mariana d'España.
- Carlos (1607-1632).
- Fernando (1609-1641), futur cardinal-infant, archevêque de Tolède, gouverneur des Pays-Bas espagnols et fameux capitaine de la guerre de Trente Ans.
- Margarita Francisca (1610-1617).
- Alfonso Mauricio (1611-1612).



Sur les huit enfants, cinq seulement arrivent à l'âge adulte. Ces décès répétés montrent la grande fragilité des petits enfants, même à la cour, où ils sont pourtant suivis par des médecins et plutôt bien nourris (même s'ils sont trop souvent changés de nourrices<sup>26</sup>). Il est aussi probable que la consanguinité entre les époux a doté leurs descendants d'une faible constitution : Felipe III et Margarita d'Austria sont à la fois cousins issus de germains et petits-cousins.

En 1602, Pantoja de la Cruz peint le portrait de l'aînée des enfants, Ana Mauricia (Las Descalzas Reales, Madrid). Née le 22 septembre 1601, elle est âgée ici de quelques mois. Habillée d'une robe à tablier, elle est couverte d'amulettes.



11) Juan Pantoja de la Cruz, *Ana Mauricia*, 1602.



12) Pomme à parfum en argent, XVII<sup>e</sup> siècle.

Sur la poitrine, elle porte deux croix, une grande et une petite, un cœur votif et une petite boîte rectangulaire contenant une relique de sainte Anne sa patronne. Elle porte de nombreuses bagues aux doigts. Elle tient dans la main droite une branche de corail. À sa taille sont suspendus une clochette, un hochet, un petit sifflet en forme de cor, une petite pomme à parfum et une main apotropaïque en jais faisant le geste obscène de la "figue" (*higa de azabache*)<sup>27</sup> pour la protéger de la contagion du mauvais œil (*aojamiento*).

La petite pomme à parfum (*pomander*) suspendue à sa ceinture par une chaînette n'est pas une amulette. C'est une bulle d'argent filigranée qui peut s'ouvrir en deux ;

<sup>26</sup> Cf. Marie-France Morel, «Wet nurses at court in xvii<sup>th</sup> century France», *Avisos de Viena* (2), Vienna, Austria, 2021, pp. 74–80.

<sup>27</sup> Erika Langmuir, *Imagining Childhood*, New Haven and London, Yale University Press, 2006, p. 30.

dans les deux cavités on peut placer des morceaux de pâtes odorantes (à base de plantes à parfum, cannelle, romarin, citron, santal ou ambre gris). Le parfum diffusé permet de masquer les mauvaises odeurs corporelles (en particulier celles des urines et des fèces des bébés) et d'éloigner les maladies. Les adultes en portent aussi.

Une vitrine du musée du Louvre (salle 531, n° 5) conserve de petits objets d'orfèvrerie venus d'Allemagne et d'Espagne datés des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Parmi eux, deux pommes à parfum en argent. La cour de Madrid n'a pas le monopole de l'usage des pommes de senteur. Elles semblent aussi répandues en Allemagne, aux Pays Bas et en Italie, comme le montre le portrait de Clarissa Strozzi par Titien (1542, Berlin).



13) Le Titien, *Clarissa Strozzi*, 1542, Berlin

Outre la pomme à parfum, Ana Mauricia porte à la ceinture et à la poitrine de petits coffrets de reliques. On peut les comparer à quelques boîtiers venus d'Espagne, exposés dans la même vitrine du Louvre. On a ainsi un médaillon-reliquaire en cristal de roche et or, de forme ovale avec des cavités disposées en étoile à huit rayons pour les reliques (8,7 cm x 7 cm). Ce pendentif est trop grand pour être porté par un enfant, mais on en a fabriqué de plus petits sur le même modèle. D'autres objets pouvaient être suspendus

par une chaînette à la ceinture, comme cette autre broche circulaire plus petite, consacrée à l'Assomption, et un boîtier -reliquaire représentant Jean-Baptiste, contenant des reliques et des prières. Ce genre de boîtier pouvait aussi contenir des extraits des Évangiles. Comme le préconise Fontecha, des pages d'Évangile pliées ou roulées dans un petit coffret étaient une protection efficace contre le mauvais œil. Les textes sacrés pouvaient aussi être placés dans un petit sachet de tissu cousu appelé scapulaire, porté autour du cou à même la peau, qui fonctionnait comme une amulette protectrice.



14) Médaillon reliquaire avec Visitation (8,7 x 7 cm), XVI<sup>e</sup> siècle, Musée du Louvre.



15) Médaillon reliquaire avec Assomption de la Vierge (5 x 8 cm), XVI<sup>e</sup> siècle, Musée du Louvre.



16) Boîtier reliquaire (3,5 cm x 2,9 cm) contenant reliques et prières, représentant Jean-Baptiste, XVII<sup>e</sup> siècle, Musée du Louvre

Quelques mois plus tard, Pantoja de la Cruz peint un nouveau portrait d'Ana Mauricia, conservé au château Ambras d'Innsbruck : âgée d'environ neuf mois, elle se tient désormais debout ; elle ne porte plus d'amulettes, parce qu'elle est protégée par son costume monastique de Clarisse, qui est comme la « livrée » de la Vierge. En Espagne, les petits enfants portent souvent des habits monastiques, signe de leur demande de protection par les saints remarquables de chaque ordre<sup>28</sup>. Elle a seulement sur la poitrine un grand médaillon à l'effigie de la Vierge à l'Enfant. Elle porte plusieurs bagues aux doigts des deux mains. Elle tient à la main gauche un petit chardonneret apprivoisé attaché par une cordelette rouge. Cet oiseau passe pour être annonciateur de la Passion du Christ, car il se nourrit de chardons avec lesquels on a fabriqué la couronne d'épines du Christ. Il a sur la tête une tache rouge qui évoque le sang du Christ versé sur la croix.

<sup>28</sup> Maria, une des sœurs d'Ana, née le 1<sup>er</sup> février 1603 et décédée un mois plus tard le 1<sup>er</sup> mars 1603, est placée dans son cercueil en costume de Clarisse, comme l'atteste son portrait mortuaire par Pantoja de la Cruz (Descalzas Reales). Voir Luis Cortès Echanove, *op. cit.*, Lamina XIV.



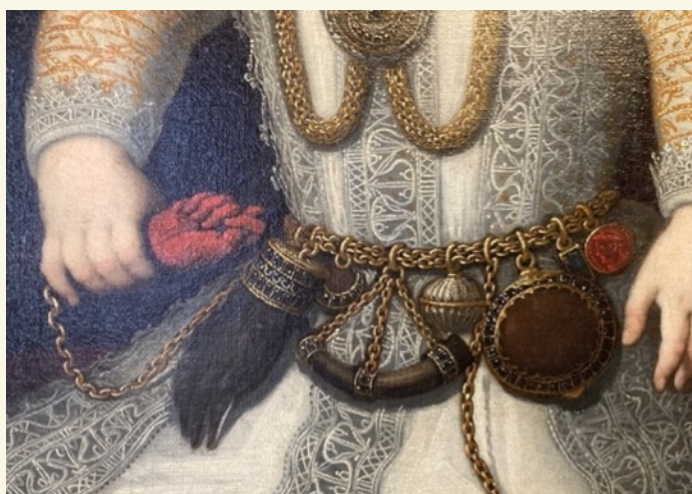
17) Pantoja de la Cruz, *Ana Mauricia*, 1602

En 1607 Pantoja de la Cruz, fait le portrait de la jeune sœur de la précédente, María Ana d'Austria, (1606-1646), âgée de 4-5 mois, elle est la future épouse de l'empereur Ferdinand III (Schloß Ambras, Innsbruck). Sur sa poitrine, elle porte une grande médaille avec le monogramme de la Vierge. Elle tient dans sa main droite une « figue » rouge de corail attachée par une chaînette à sa ceinture qui porte aussi une patte d'animal (martre ou blaireau), une petite lunule, un sifflet en forme de cor de chasse, une pomme à parfum en argent, une clochette attachée avec une longue chaîne, un petit étui oblong en argent qui contient sans doute des pages d'Évangile, une médaille rouge gravée avec un profil de souverain, et une grosse boîte ronde.





18) Pantoja de la Cruz,  
María Ana d'Austria, en 1607



19) Pantoja de la Cruz, María Ana d'Austria, en 1607, détail des amulettes



20) Patte de lapin montée en amulette au XIX<sup>e</sup> siècle (époque victorienne)

## La place des Agnus Dei dans les protections religieuses<sup>29</sup>

María Ana porte attachée à la ceinture une grosse boîte rouge et ronde. Elle contient peut-être des reliques, mais plus vraisemblablement un Agnus Dei de cire, enchâssé dans un boîtier de bois ou de métal. Depuis le XV<sup>e</sup> siècle, un Agnus Dei est un objet de dévotion très répandu en Occident, souvent associé au corail comme protection. C'est un médaillon de cire blanche, fabriqué au Vatican pendant la semaine sainte avec les restes du cierge pascal mêlés à du Saint Chrême. Il porte d'un côté l'Agneau pascal couché sur l'Évangile et de l'autre un sujet religieux généralement une figure de la Vierge ou d'un saint. Les médaillons de cire sont solennellement bénis par le pape le mercredi de Pâques de la première année de son pontificat, puis tous les sept ans. Ils

<sup>29</sup> Jacqueline Marie Musacchio, «Lambs, Coral, Teeth and the Intimate Intersection of Religion and Magic in Renaissance Tuscany», in Sally J. Cornelison and Scott B. Montgomery (ed.), *Images, relics, and devotional practices in Medieval and Renaissance Italy*, Tempe (Arizona), 2006.

sont distribués pendant l'octave de Pâques aux dignitaires de la cour papale, aux catéchumènes romains lors de leur baptême, à certains fidèles et à des religieux. Ils ne peuvent être ni vendus ni achetés. Les Agnus Dei sont des objets de dévotion assez rares et très convoités qui circulent dans toute la chrétienté. Ce sont des sacramentaux, c'est-à-dire des signes sensibles et sacrés, qui, tout en ayant une analogie avec les sacrements, n'en sont pas. Ils sont porteurs d'une réalité spirituelle, comme les consécration et bénédiction, mais aussi l'eau bénite, les objets bénits, les médailles et scapulaires. Comme la cire des Agnus Dei est fragile, ils sont enchâssés dans des boîtes rondes de buis ou de métal ajouré, munies d'un anneau et d'une chaînette qui permettent de les porter autour du cou ou à la ceinture.



21) Boîte à Agnus Dei, vers 1600

Le musée du Louvre expose ainsi une boîte à Agnus Dei en argent doré datée du XVI<sup>e</sup> siècle, qui mesure 4,5 cm de haut et 9 cm de diamètre. Le boîtier comporte deux scènes figurées : l'Adoration des Mages d'un côté, et Saint Georges au dragon de l'autre. Elle s'ouvre en deux pour le placement de la petite galette de cire qui sera protégée par le disque de métal.



Les Agnus Dei ne sont pas réservés aux seuls enfants. Ils protègent aussi les femmes qui accouchent et préservent les adultes des incendies, des inondations, de la peste, de l'épilepsie, des empoisonnements. Ils sont si universellement protecteurs que les grandes familles en conservent plusieurs à domicile. Ces objets de dévotion, précieux avec leur cadre de joaillerie, entrent dans les familles à l'occasion des mariages, des naissances ou des baptêmes et circulent longtemps entre les générations.

Une étrange peinture italienne du XVI<sup>e</sup> siècle de Bernardino di Antonio Detti, *Madonna della Pergola* (Pistoia, 1523), donne une image précise de l'utilisation d'un Agnus Dei comme protection de la petite enfance.



22) Bernardino di Antonio Detti, *Madonna della Pergola* (Pistoia, 1523)



23) Détail

Cette peinture destinée à la chapelle de l'hôpital Saint Jacques de Pistoia qui recevait les enfants abandonnés, placés sous le patronage de saint Barthélemy, montre le petit Jean Baptiste offrant à l'Enfant Jésus nouveau-né un kit d'amulettes contenant un Agnus Dei inséré dans un médaillon de métal, une croix, une branche de corail et une dent d'animal (chien ou loup), avec sur le phylactère l'inscription « Ecce Agnus Dei ».

Selon Christiane Klapisch-Zuber<sup>30</sup>, qui a travaillé sur les livres de familles (*ricordanze*) à Florence au xv<sup>e</sup> siècle, les nouveau-nés des villes toscanes sont presque tous envoyés en nourrice à la campagne munis d'une série de protections de ce type : « Les nourrissons quittent leur maison bardés de talismans : petite croix ou "Agnus dei", médailles pieuses, mais aussi la branche ou le bouquet de corail toujours présents dans les trousseaux enfantins, ou enfin ces "dents de loup serties d'argent" qui sont autant porte-bonheur qu'agace dents. Cet arsenal plus ou moins magique doit écarter le mal, et surtout le *malocchio*, le mauvais œil auquel les nourrices attribuent leurs déboires et qu'elles conjurent en portant l'enfant promptement aux guérisseuses de village.<sup>31</sup> » Remarquons qu'à Florence, à Pistoia comme à Madrid, on redoute partout le mauvais œil pour les nourrissons.

Dans les inventaires des trousseaux enfantins de Florence, on trouve souvent la mention d'objets variés appelés "*brevi di tenere a collo*", destinés à être portés autour du cou, à même la peau. Certains "*brevi*" sont des petits sacs fermés en tissu (scapulaires) qui contiennent soit des reliques, soit des pages imprimées de textes sacrés. On les suspend souvent autour du cou des enfants comme on le voit sur deux *Enfant Jésus* de deux Madones datées de 1440-1450, du peintre toscan Giovanni di Ser Giovanni di Ser Giovanni Guidi (detto Lo Scheggia), jeune frère de Masaccio<sup>32</sup>.



24) Giovanni di Ser Giovanni di Ser Giovanni Guidi (detto Lo Scheggia), Madones datées de 1440-1450

<sup>30</sup> « Parents de sang, parents de lait : la mise en nourrice à Florence (1300-1530) », *Annales de démographie historique*, 1984, p. 33-64.

<sup>31</sup> *Ibid.* p. 50-51.

<sup>32</sup> Jacqueline Marie Musacchio, *op. cit.*, p. 155. Ces deux peintures appartiennent à des collections particulières.



Les derniers enfants de Felipe III ont eux aussi été peints dans leur prime enfance avec de riches ensembles d'amulettes. En 1610, Santiago Morán peint à Madrid le portrait de Margarita Francisca (Prado).



25) Santiago Morán, *Margarita Francisca*, 1610

C'est la dernière fille de la fratrie. Elle est âgée de quelques mois (elle ne tient pas encore debout). Assise sur des coussins écarlates, elle est vêtue d'une robe de soie blanche avec bavoir, tablier et lisières et porte de nombreuses amulettes et breloques. Sur la poitrine elle a une petite croix ; dans la main droite un long hochet/sceptre avec des grelots, rattaché par une chaînette à sa ceinture ; toujours à sa ceinture, sont suspendus un sifflet en forme de cor, une grosse clochette, plusieurs coffrets en pierre noire (dont un reliquaire sphérique qui contient sans doute un Agnus Dei), une patte noire de blaireau avec griffe, montée sur un manche en argent, un marron, une pomme à parfum, un anneau circulaire avec des objets en argent suspendus. Trois breloques sont en jais. Elle

ne porte pas de *higa de azabache* (à moins qu'elle ne soit cachée sous sa main gauche...). Plusieurs objets font du bruit : cloche, clochettes du hochet, sifflet. Ces instruments sonores sont spécifiquement destinés à éloigner les esprits malveillants.



26) Bartolomé González y Serrano, *Don Alfonso & Doña Margarita*, vers 1612

Vers 1612, Bartolomé González y Serrano peint plusieurs portraits des derniers enfants de Felipe III. Sur un double portrait d'Alfonso et de Margarita (Instituto Valencia de Don Juan, Madrid), Alfonso le petit dernier, né en 1611, vêtu d'une robe à tablier qui lui couvre les pieds, est assis dans une chaise haute. Sur sa poitrine est fixée une croix de métal rattachée par une chaînette. À sa taille pendent un hochet, un quartier de lune, une boîte en forme de cœur, une figue noire et une patte de blaireau (quatre amulettes protectrices typiques), ainsi qu'une clochette<sup>33</sup>.

<sup>33</sup> Luis Cortes Echanove, *op. cit.*, p. 51.



27) détail des amulettes de Don Alfonso

Margarita (née en 1610), qui avait porté des objets similaires peu de temps auparavant (portrait du Prado), alors qu'elle était encore allaitée, apparaît sur cet autre portrait à côté de son frère Alfonso, déjà habillée de vêtements courts et débarrassée de toutes les breloques destinées à prévenir les maléfices. Elles lui ont vraisemblablement été retirées peu après son deuxième anniversaire, lorsqu'elle a été sevrée. Elle porte seulement un médaillon avec le monogramme du Christ (JHS).

28) Bartolomé González y Serrano, *Fernando, Alfonso & Margarita*.



A cette époque, (vers 1612 ?), le même Bartolomé González peint ensemble les trois derniers enfants de Felipe III et de Margarita d'Austria : Fernando, 3 ans, Alfonso moins d'un an et Margarita, 2 ans, (Schloss Ambras, Innsbruck).

Fernando porte toujours la robe des enfants (sans tablier, mais toujours avec les lisières). Il n'a plus d'amulettes visibles. Il tient déjà une petite épée.

Margarita, vraisemblablement déjà sevrée, n'a plus d'amulettes et ne conserve qu'une petite boîte à reliques (ou un Agnus Dei ?). Alfonso est encore assis dans sa chaise haute : il a droit à tout l'attirail protecteur des nourrissons : sifflet en forme de cor, patte de blaireau, boîte de reliques ou Agnus Dei, clochettes, pomme à parfum, hochet d'argent et de cristal de roche à la main (pour apaiser les douleurs de la dentition). Mais il n'a pas de *higa de azabache*. Il meurt à onze mois en septembre 1612.



29) Détail des amulettes d'Alfonso

Les amulettes portées par Alfonso ne sont pas les mêmes sur les deux tableaux peints par Bartolomé González. Il est difficile de savoir quelle peinture a été faite avant l'autre. Les enfants ont l'air un peu plus jeunes sur le tableau d'Ambras. Apparemment, le kit d'amulettes change d'un jour à l'autre en fonction de l'âge du nourrisson ou des dangers qui se présentent. Sur les deux tableaux, Alfonso tient toujours à la main son hochet de cristal de roche qui apaise les maux de dents. Le quartier de lune (qui règle sa croissance) et la clochette sont présents, ainsi que la patte d'animal, qui doit protéger son apprentissage de la marche. La forme des boîtes a changé, l'une est en forme de cœur

(reliques ?), une autre est ronde (Agnus Dei ?). Les objets de protection sont plus nombreux sur le triple portrait d'Ambras, peut-être le plus tardif.



Détails des deux portraits avec le même Alfonso.

En 1659, à la génération suivante, un demi-siècle plus tard, Velázquez peint l'enfant Felipe Próspero, né en 1657 (Kunsthistorisches Museum, Wien). Il est le fils de Felipe IV et de sa nièce et deuxième épouse Mariana de Austria (troisième enfant et premier fils, après deux filles). Il vient au monde après quatre naissances manquées en 1653, 1654, 1655 et 1656 (fausses couches, naissances prématurées, mort-nés). Dès sa naissance, doté d'une santé très fragile, sujet aux scrofules et aux crises d'épilepsie, il inspire de grandes craintes pour sa survie. Ce qui explique le nombre d'amulettes dont il est encore chargé à l'âge de deux ans. À sa ceinture, attachés par des chaînettes on trouve une crinière ou une patte d'animal, une clochette, une pomme à parfum. Autour de la poitrine, une chaîne en forme de baudrier porte un petit boîtier en argent qui contient peut-être des reliques et sur l'épaule gauche une "higa de azabache". On peut se demander pourquoi la figue est accrochée à cette place peu habituelle. Remarquons d'emblée que, par rapport aux enfants de la génération précédente, le kit d'amulettes s'est beaucoup allégé : cinq objets seulement, avec toujours la « figue » protectrice et peu de reliques. Felipe Próspero meurt à quatre ans en 1661, victime probable, comme bien de ses frères, sœurs et cousins, de l'extrême consanguinité de ses géniteurs<sup>34</sup>.

<sup>34</sup> Wolfram Aichinger, « Enfants et rires, richesse de pauvres. Un ama de cría le canta las cuarenta al Rey Felipe IV de España », *Avisos de Viena*, 1, 2021, p. 7-11.



30) Diego Velázquez, *Felipe Próspero*, 1659.

### **Quelques conclusions générales sur les amulettes à la cour d'Espagne au XVII<sup>e</sup> siècle**

Comme dans l'Antiquité, les amulettes et reliques protègent en sollicitant l'intercession d'une puissance surnaturelle : les dieux de l'Olympe dans l'Antiquité gréco-romaine, Dieu et ses saints au Siècle d'Or. Un certain nombre d'amulettes existent dès l'Antiquité et ont traversé les siècles : lunules, clochettes, dents et pattes d'animaux, bulles, figures ...

La plupart des amulettes et reliques sont portées par les enfants allaités, jusqu'à deux ans en général<sup>35</sup>, parce que ce sont les plus vulnérables. Mais si l'enfant est très fragile, le port des amulettes peut être conservé au-delà de la période du sevrage.

---

<sup>35</sup> Selon Fontecha, op. cit. (folio 127<sup>r-v</sup>), le sevrage des enfants a lieu entre un an et demi et 2 ans.



Les enfants ne portent pas une amulette unique, mais des kits qui regroupent plusieurs types, afin d'ouvrir plus grand le parapluie des protections. Dans ces ensembles portés par les enfants, on observe un mélange d'objets religieux et de talismans magiques. Ce mélange de sacré et de profane ne semble pas poser de problème aux autorités ecclésiastiques.

Les amulettes sont apparentes sur les vêtements. Elles sont portées sur différentes parties du corps : autour du cou, sur la poitrine ou l'épaule, en travers de la poitrine, en baudrier, en bracelet, à la ceinture ou autour des doigts des deux mains. Comme les dangers les plus graves viennent du mauvais œil, la plupart des amulettes doivent être bien visibles pour repousser la "fascination". Cependant, certaines amulettes, comme les scapulaires, parfois portés à même la peau, sont cachées par les vêtements. Ils sont alors invisibles sur les portraits.

Les amulettes qui sont des portions d'animaux (dents, crânes, pattes, fourrures) fonctionnent sur le principe du semblable qui attire le semblable. Les qualités de l'animal porté doivent passer dans le corps de l'enfant et lui donner la puissance de grandir.

D'autres protections n'apparaissent pas sur les tableaux royaux, parce qu'on ne les utilise pas à la cour. Par exemple, on sait que, dans les milieux populaires, on a longtemps fait porter aux enfants des colliers d'ail pour les protéger des vers.

Certaines amulettes, comme les figues ou les portions d'animaux, ne sont pas spécifiques aux enfants ; elles sont aussi largement portées par les adultes. Par exemple, au XVI<sup>e</sup> siècle, les femmes adultes en état de grossesse ou au moment d'accoucher se font souvent représenter tenant sur les bras une fourrure de martre, car ce petit mustélidé est remarquable par la manière dont il arrive à se glisser dans les orifices les plus étroits. La présence de la fourrure sur le portrait est à la fois un indice de l'état de grossesse de la femme, mais aussi une protection contre les dangers de l'accouchement à venir<sup>36</sup>.

Certains objets portés à la fois par les adultes et les enfants, comme les pommes à parfum ou les Agnus Dei, ne sont pas des amulettes.

---

<sup>36</sup> Je remercie Hannah Fischer, pour cette interprétation à propos du portrait de Lucina Brembati par Lorenzo Lotto (musée de Carrare) in "Lucina: Die Göttin an der Schwelle", *Avisos de Viena*, 7, 2024, p. 68–70.

### **Les trois étapes de la croissance des petits enfants**

Les infants d'Espagne ne portent pas tous les jours les mêmes amulettes. Comme dans l'Antiquité, leurs kits varient en fonction de leur âge et de leurs maladies, comme on le voit sur les deux portraits presque simultanés du petit Alfonso en 1612.

Certaines amulettes sont "tout terrain", ou fonctionnent comme des panacées pendant la petite enfance : ainsi les figues, clochettes, sifflets, lunules. Elles protègent de toutes les maladies de l'enfance. Les lunules en particulier accompagnent le développement des petits enfants, comme l'astre lunaire commande la croissance des bestiaux et des végétaux.

D'autres amulettes plus spécifiques accompagnent les trois étapes cruciales dans la croissance des enfants :

- au moment de la poussée des dents, les dents d'animaux sont privilégiées, ainsi que les hochets de cristal de roche ou les branches de corail.
- au moment de l'apprentissage de la marche, les pattes ou crânes d'animaux (blaireaux, martres, lapins) sont souvent convoqués. Cet apprentissage est souvent long chez les petits princes, parce qu'on leur interdit de se traîner à quatre pattes comme des animaux, ce qui est considéré comme inconvenant pour un humain.
- au moment de l'apprentissage de la parole, les clochettes et grelots rappellent que l'enfant doit bien parler sans bégayer. Un perroquet, maître du langage, peut accompagner les portraits.

### **Comparaisons avec d'autres cours d'Europe**

Après avoir étudié le port des amulettes à la cour d'Espagne aux <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles, il est intéressant de savoir si d'autres cours d'Europe ont les mêmes pratiques de protection des petits enfants.

À la cour de Vienne au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, les princes portent moins d'amulettes, mais ils n'en sont pas dépourvus.

En 1536, Jakob Seisenegger peint le portrait de l'archiduchesse Leonora (1534-1594), fille de l'archiduc Ferdinand I<sup>er</sup>, âgée de deux ans. Elle porte un lourd bijou autour du cou, mais pas d'amulettes (Schloß Ambras, Innsbruck).



31) Jakob Seisenegger, *Erzherzogin Leonora von Mantoue im Alter von 2 Jahr*, 1536

En 1577, Cornelis Vermeyen peint le portrait de l'archiduchesse *Katharina Renata* (1576-1599), âgée d'un an (Schloß Ambras, Innsbruck). Elle est la petite-fille de l'empereur Ferdinand 1<sup>er</sup> et la fille de Charles II archiduc d'Autriche.

Assise dans une chaise haute, une couronne de perles et de pierres semi précieuses sur la tête, elle est vêtue d'une longue robe ouverte sur le devant fermée par une fraise à godrons. Elle ne porte pas d'amulettes, mais tient dans sa main droite une poupée souple en chiffons.





32) Cornelis Vermeyen, *Erzherzogin Katharina Renata im Alter von 1 Jahr*, 1577

En 1607, à la cour de Graz, un artiste anonyme peint le portrait du petit archiduc Johann Karl (1605-1619), fils de l'archiduc Ferdinand II et de Maria Anna von Bayern, sa cousine, âgé d'environ deux ans, qui n'a pas vécu au-delà de l'adolescence (Schloß Ambras, Innsbruck). Comme ses cousins de Madrid, il tient à la main droite un petit hochet à grelots ; sur la poitrine, il porte un Agnus Dei et, attachés à sa ceinture, une figue de jais, une clochette, une branche de corail et deux petits médaillons à reliques. Il est entouré de deux oiseaux, et d'un grand perroquet blanc. Le kit d'amulettes de Johann Karl ressemble beaucoup, en plus allégé, à celui de sa cousine espagnole María Ana d'Austria, peinte la même année 1607.



6) Anonyme, *Erzherzog Johann Karl* (1605-1619), 1607



Pantoja de la Cruz, *María Ana d'Austria*, 1607

La comparaison des deux portraits, peints la même année 1607, l'un à Madrid, l'autre à Graz, nous incite à rappeler que ces deux enfants sont tous deux des petits-enfants de Maria Anna von Bayern (1551-1608), particulièrement pieuse et considérée comme l'âme de la Contre-Réforme catholique en Styrie. Ils ont tous deux été élevés par des mères qui avaient reçu de leur propre mère une éducation particulièrement religieuse, centrée sur la valorisation des objets de piété. Cette confrontation des deux portraits nous confirme dans l'idée que le port des amulettes est programmé et décidé avant tout par les mères ou les grands-mères très pieuses des jeunes enfants.

En 1634, à la cour de Vienne, un artiste anonyme peint le portrait de María Ana, la petite infante de 1607 devenue femme de l'empereur Ferdinand III, avec son jeune premier fils Ferdinand, né en 1633, âgé de quelques mois (Kunsthistorisches Museum, Wien). Contrairement à sa mère quand elle était enfant, il porte peu d'amulettes, seulement en pendentif une grosse médaille (ou un Agnus Dei ?), deux petits bracelets et plusieurs bagues aux doigts.



34) Anonyme, *L'impératrice María Ana et son jeune fils Ferdinand âgé d'un an*, 1634

On retrouve le petit Ferdinand un peu grandi (trois ans) en 1636, peint par Frans Luycx (Schloß Ambras), avec sa sœur María Ana, âgée d'un an (future épouse de son oncle Felipe IV d'Espagne). Le garçon a quitté la robe des petits enfants et est vêtu d'un vêtement coloré à la mode pour les hommes adultes de son temps, avec dentelles, rosettes, rubans et plumes de chapeau. La fillette, âgée d'un an, porte les mêmes amulettes que ses cousins de Madrid : croix, clochettes, médailles, reliques, bulles, mais aucune « figure » n'est apparente.





35) Frans Luycx, *María Ana et Ferdinand*, 1636.

En 1651, à la cour de Vienne, Cornelis Sustermans peint le portrait de l'archiduc Karl Joseph (1649-1664), âgé d'un an et demi (Schloß Ambras, Innsbruck). Il est le fils de l'empereur Ferdinand III et de sa deuxième femme Marie Leopoldine (1632-1649), morte en couches à sa naissance. Comme ses cousins de Madrid, il tient à la main une clochette et porte sur l'épaule droite un baudrier de pierres semi précieuses avec des chaînettes d'or d'où pendent des amulettes traditionnelles en quantité réduite : patte de martre ou de blaireau, corne d'animal, pomme de senteur en argent, « higa » en corail rouge et petit coffret grenat contenant des reliques (ou un Agnus Dei ?). Dans la peinture hollandaise du XVII<sup>e</sup> siècle, les cerises sont souvent associées aux jeunes enfants ; le perroquet et le petit chien dressé sont des modèles à suivre pour les apprentissages.





36) Cornelis Sustermans, *Erzherzog Karl Joseph âgé d'un an et demi*, vers 1651.

Quelques années plus tard, vers 1654, un nouveau portrait de Karl Joseph est peint par Frans Luycx (Schloß Ambras, Innsbruck). Il a quitté la robe des petits enfants et ne porte plus d'amulettes. Il est vêtu d'un costume d'adulte à la mode de la cour de France dans les années 1650 :

«Er ist mit weiten, spitzengefüllten Stiefeln, einer ebenfalls weiten, tief sitzenden Hose, der "Rhingrave", und einem kurzen offenen Jäckchen, unter dem das bauschige Hemd hervorquillt, bekleidet. Eine Überfülle von Spitzen und Bändern sowie ein großer Hut mit Schleife und Federn vervollständigen diese prächtige Ausstattung.»<sup>37</sup>

<sup>37</sup> Margot Rauch, « Leben wie ein Fürst – Notizen über Mode, Kindheit, Frauenrolle und Lebensart » *Vernissage, die Zeitschrift zur Ausstellung. Die Habsburger Porträtgalerie*, Schloß Ambras, 2000, p. 59. L'orthographe allemande a été normalisée dans cette citation.

Il tient dans la main droite une branche de laurier. Il a pour compagnons de jeux un écureuil noir et un petit caniche. A 13 ans, il devient évêque de Passau, puis d'Olmütz. Il meurt à 14 ans en 1664.



37) Frans Luycx, *Karl Joseph*, vers 1653-54.

Dans une autre capitale, Turin, souvent liée par mariage aux autres cours européennes, les princes de la dynastie de Savoie ne portent pas d'amulettes visibles. Vers 1637, Francesco del Cairo peint le futur Carlo Emanuele II, âgé de quatre ans, et sa sœur Margherita Yolanda, âgée de deux ans. Les deux enfants portent seulement un crucifix ; Yolande joue avec un oiseau apprivoisé.





38) Francesco del Cairo, *Le futur Carlo-Emanuele II et sa sœur Yolanda*, vers 1637, Turin

### A la cour de France

Louis XIV, né en 1638 et son frère Philippe né en 1640, sont les enfants d'une mère espagnole, Ana Mauricia (Anne d'Autriche), petite-fille elle aussi de Maria Anna von Bayern, qui révère les reliques et les amulettes de toute sorte. Elle a élevé ses deux fils dans la croyance en leur pouvoir protecteur, mais sans qu'elles soient représentées sur les portraits officiels.



39) Claude Deruet, *Louis XIV enfant*, vers 1641-42, Orléans



40) Anonyme, *Louis XIV (6 ans) et Philippe (4 ans)*, vers 1644, Versailles.

En 1643, Louis XIV devient roi à la mort de son père : il a 5 ans. Sur les tableaux officiels, lui et son frère ne portent aucune amulette ou relique visibles.

Pourtant à l'âge adulte, le frère cadet de Louis XIV, Philippe d'Anjou dit « Monsieur », ne s'endort jamais sans ses médailles et reliques sur lui, comme le constate sa deuxième femme, la princesse Palatine, d'origine protestante, qui ne croit pas au pouvoir des objets bénis. Elle raconte le souvenir de cette « superstition » ridicule dans une lettre du 18 octobre 1720, adressée à Caroline de Brandebourg-Ansbach, femme du prince de Galles (futur George II) :

« Monsieur a toujours fait le dévot. Il m'a fait rire une fois de bien bon cœur. Il apportait au lit un chapelet auquel était attachée une quantité de médailles ; il lui servait à faire ses prières avant de s'endormir. Quand cela était fini, j'entendais un gros fracas causé par les médailles, comme s'il les promenait sous la couverture. Je lui dis : "Dieu me le pardonne, mais je soupçonne que vous faites promener vos reliques et vos images de la Vierge dans un pays qui lui est inconnu." Monsieur répondit : "Taisez-vous, dormez. Vous ne savez ce que vous dites." Une nuit, je me levai tout doucement et je plaçai la lumière de manière à éclairer tout le lit ; et au moment où il promenait ses médailles sous la couverture, je le saisis par le bras et lui dis en riant : "Pour le coup, vous ne sauriez plus me le nier." Monsieur se mit aussi à rire et dit : "Vous qui avez été huguenote, vous ne savez pas le pouvoir des reliques et des images de la Sainte Vierge. Elles garantissent de tout mal les parties qu'on en frotte." Je répondis : "Je vous demande pardon Monsieur ; mais vous ne me persuaderez point que c'est honorer la Vierge que de promener son image sur les parties destinées à ôter la virginité." Monsieur ne put s'empêcher de rire et dit : "Je vous prie, ne le dites à personne." <sup>38</sup> »

L'abondance et la variété des amulettes portées par les petits infants à Madrid et à Vienne est donc originale. Nulle autre cour européenne ne montre ses héritiers pourvus d'autant de protections magiques, même s'il est possible qu'à Paris, ou à Turin, les petits enfants aient porté d'autres amulettes à même la peau, cachées par les vêtements. Il semble clair qu'à la cour de Madrid, le port des amulettes par les nourrissons royaux a été introduit à la cour par la femme de Felipe III, la princesse allemande Margarita d'Autriche (1584-1611), fille de la très pieuse Maria Anna von Bayern qui avait déjà utilisé de nombreuses amulettes pour protéger ses rejetons. Margarita est une princesse particulièrement dévote, car ni avant ni après sa présence à la cour, les tout-petits n'ont été autant couverts d'amulettes<sup>39</sup>.

A partir des années 1630, à Madrid, le port de nombreuses amulettes par les enfants royaux devient moins répandu et cela coïncide avec la publication en 1633 par le père jésuite Nieremberg de son ouvrage *Oculia simpatia o antipatia de las cosas*, dans lequel il

<sup>38</sup> *Mémoires sur la cour de Louis XIV et de la Régence, extraits de la correspondance allemande de Mme Elisabeth-Charlotte, duchesse d'Orléans*, Paris, Ponthieu, 1823, p. 94. Je remercie Laurent Cléry pour cette référence.

<sup>39</sup> Luis Cortés Echanove, *op. cit.*, p. 33.



condamne la figue pour son origine superstitieuse<sup>40</sup>. Cependant, les amulettes apparaissent encore dans les portraits des princes et des infants à la génération suivante jusqu'au portrait de Felipe Próspero par Velázquez en 1659, qui semble être le dernier infant porteur d'amulettes (en quantité plus limitée, cette fois, mais toujours avec la figue, l'amulette la plus puissante). La peur du ridicule et la lutte contre les superstitions populaires a dû restreindre cet usage, surtout après 1700, avec l'arrivée d'une nouvelle dynastie royale, comme l'explique Fernando Sanz-Lázaro :

« Apenas un siglo después, pero con los nuevos aires que trae consigo de Versalles la recién implantada dinastía borbónica, la gente cultivada consideraría este uso de las higas una superstición de la que avergonzarse, como se colige del *Diccionario de Autoridades*. Cabe suponer que la higa no aparece sin razón en los cuadros : si el segundo terminó en la corte imperial, ¿no habría de temer el rey de las Españas ser tomado en vano por crédulo en las cortes europeas? Resulta, pues, probable que su presencia obedezca a un motivo suficientemente poderoso como para compensar las presunciones que esta podría suscitar, ¿y cuál más importante que la protección de los vástagos ?<sup>41</sup> »

### Dans le peuple aussi...

La « figue » protectrice n'est pas seulement portée par les enfants royaux, mais aussi par les enfants ordinaires, reçus par les sages-femmes travaillant au chevet des femmes de toutes les classes sociales (nobles, artisans, boutiquiers, marchands, etc.), comme le souligne une recherche récente sur les sages-femmes de Castille du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle :

« After birth, figs used to be hung on children because they were believed to have the virtue of warding off the evil eye. Similarly, they became part of women's trousseau. They were widely used by different social groups, decorating ordinary houses, but also those of nobles, bankers, confectioners and other tradesmen. They were made of a wide variety of materials, including precious stones<sup>42</sup>. »

Les figues sont aussi parfois portées par les enfants abandonnés<sup>43</sup>, preuve que l'abandon, dont les causes sont multiples (pauvreté, illégitimité), ne signifie pas toujours la mise au rebut du tout-petit et n'exclut pas le souci de sa protection.

Plusieurs références apparaissent ainsi aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles dans les registres des hospices de Séville et de Cadix.

<sup>40</sup> Ibid., p. 80.

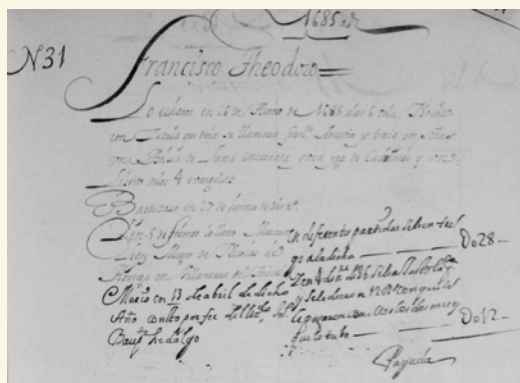
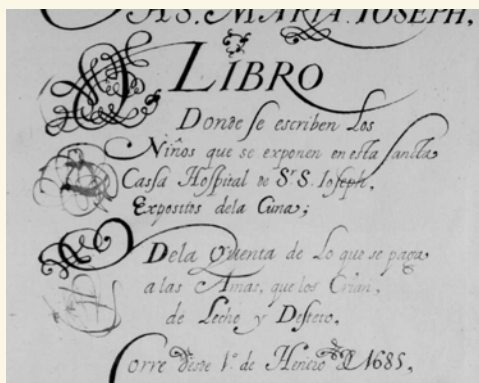
<sup>41</sup> Fernando Sanz-Lázaro, *op. cit.*, p. 61. « À peine un siècle plus tard, avec les nouvelles modes apportées de Versailles par la dynastie des Bourbons nouvellement établie, les gens cultivés considéreraient cet usage de la figue comme une superstition honteuse, comme le montre le *Dictionnaire des Autorités*. On peut supposer que la figue n'apparaît pas sans raison dans les peintures : si la seconde se retrouvait à la cour impériale, le roi d'Espagne n'aurait-il pas craint d'être pris en vain pour un crédule dans les cours européennes ? Il est donc probable que sa présence soit due à un motif suffisamment puissant pour compenser les présomptions qu'elle pourrait susciter, et quoi de plus important que la protection de la progéniture ? »

<sup>42</sup> Blanca Espina-Jerez, Laura Álvarez, Maylene Andino, Mercedes de Dios Aguado, Jose Siles, Sagrario Gómez Cantarino, « Midwives in Health Sciences as a Sociocultural Phenomenon: Legislation, Training and Health (XV–XVIII Centuries) », *Medicina*. 58. 1309, (2022). p. 12.

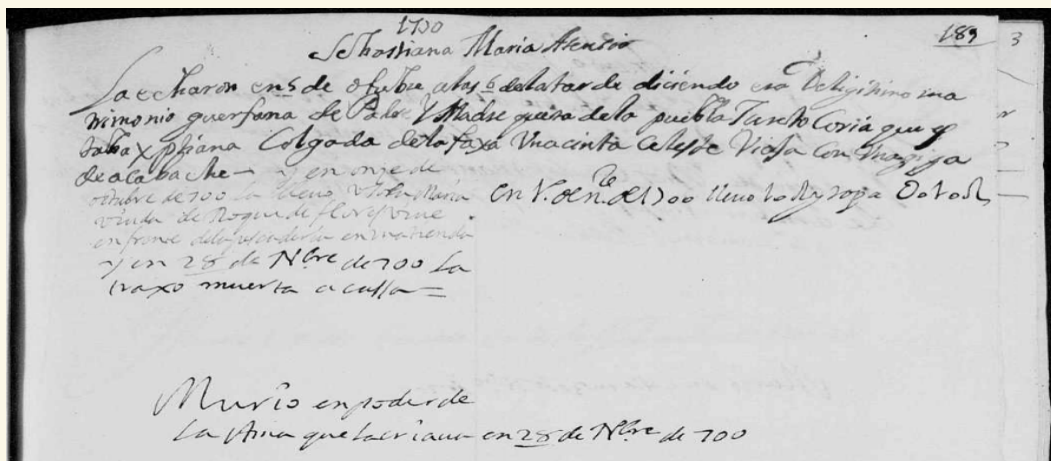
<sup>43</sup> Je remercie Wolfram Aichinger pour ces références.

## Casa Cuna de Sevilla

En 1685 un enfant est abandonné avec sur lui une « higa de cachimbo » (bois exotique); l'enfant porte aussi un petit livre des quatre Évangiles : "librito de los 4 evangelios"



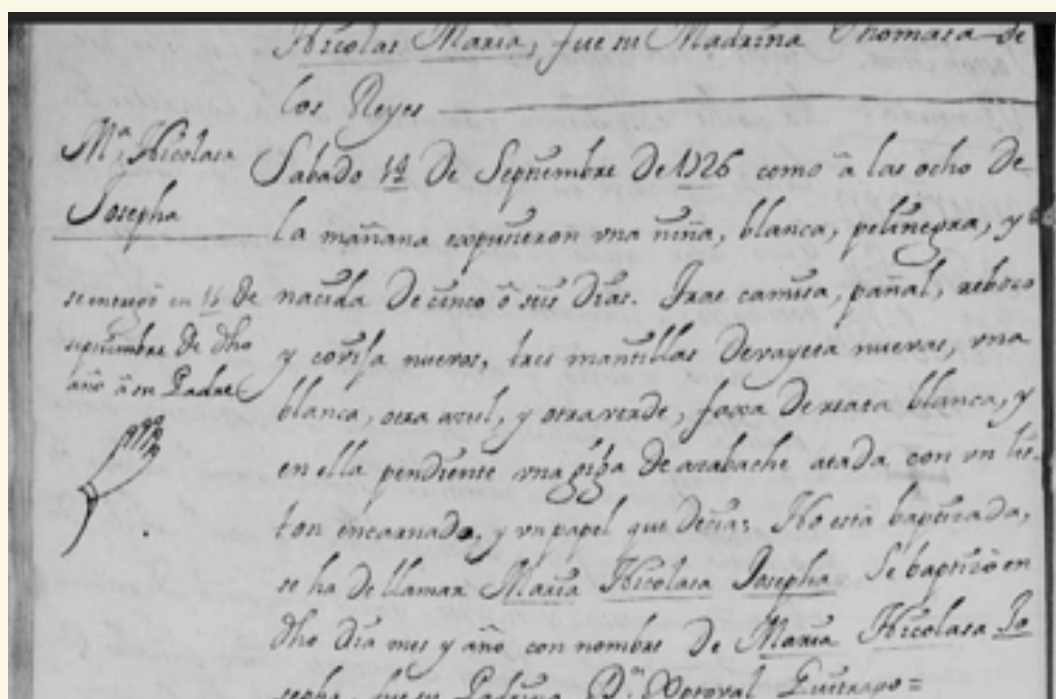
- Autres références au XVII<sup>e</sup> siècle : 5 « higas » ont été trouvées sur 3000 entrées.  
Les « higas » sont souvent portées au bras :
- « ...trajo dos aretes en las orejas y una higa negra en el brazo ... » la higa negra est moins chère que celle qui est rouge, en corail.
- « ...trajo una higa y una pulseras en las muñecas... »
- « ...y una higa en la muñeca izquierda... »
- « ...con higas (xigas) negras...<sup>44</sup> »
- Idem en 1700: « higa de azabache »



<sup>44</sup> Je remercie Varvara Rytisk pour ces références.

### Casa Cuna de Cadiz

- Une *higa de azabache* est mentionnée chez une enfant déposée en septembre 1726 :



### Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les amulettes sont moquées par Francisco de Goya : *El de la Rollona* (1799)

Dans la collection des gravures constituant *Los Caprichos* de Goya publiée en 1799, on trouve au numéro 4 *El de la Rollona*. Cette expression, qui apparaît dans divers dictons et dans la littérature populaire des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, désigne une personne mal élevée et idiote, qui se comporte comme un enfant. C'est aussi un motif folklorique pour le théâtre espagnol.

Dès 1610, le *Tesoro de la lengua castellana o española* de Sebastián de Covarrubias définit cet enfant par un dicton : « El niño de la Rollona que tenía siete años y mamaba, y añade, hay algunos muchachos tan regalones que con ser grandes no saben desasirse del regazo de sus madres; salen éstos grandes tontos o grandes bellacos viciosos.<sup>45</sup> » Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le *Diccionario de Autoridades* (1726-1739) confirme cette définition : « Niño de la Rollona:

<sup>45</sup> « L'enfant de la Rollona qui avait sept ans et tétait, il y a des enfants si chouchoutés, que même grands, ils ne savent pas se détacher du sein de leurs mères ; quand ils ont grandi, ils deviennent stupides ou des coquins vicieux. »

Expresión baja con que se nota al que, siendo ya de edad, tiene propiedades y modales de niño.<sup>46</sup> »

Dans la gravure de Goya, le *niño crecido* (« vieil enfant gâté »), bien qu'ayant un visage d'adulte avec de la barbe, porte la robe et le bonnet à bourrelet des petits enfants qui apprennent à marcher. Il suce encore ses doigts et ne sait pas vraiment avancer sans être soutenu. Son domestique doit le traîner derrière un chaudron. Il porte quatre amulettes à sa ceinture : une « *higa de azabache* », un scapulaire contenant sans doute des pages des Évangiles, une clochette et une patte de blaireau. Ces quatre amulettes sont probablement les plus répandues à l'époque pour contrer le mauvais œil qui entraîne la maladie, le retard à marcher et à parler. Dans cette gravure, Goya critique la croyance superstitieuse très répandue dans le pouvoir des amulettes, ainsi que la mauvaise éducation que reçoivent les enfants nobles qui les rend capricieux et craintifs. Leurs familles ne s'intéressent pas à leur éducation et les traitent comme des bébés, alors qu'il aurait fallu les faire étudier. Avec les partisans des Lumières, Goya considère cette éducation irresponsable comme la principale cause du déclin de la classe dirigeante. Pour lui, les amulettes portées par les petits enfants symbolisent les préjugés, superstitions et l'ignorance que les *ilustrados* doivent combattre.



41) Francisco Goya, *Capricho n° 4, El Niño de la Rollona*.

<sup>46</sup> « Niño de la Rollona: expression familière qui désigne celui qui malgré son âge, a des attitudes et des mœurs d'enfant. »



## Conclusion

De tout temps, et encore de nos jours, les humains, persuadés que des forces occultes et surnaturelles régissent le monde, ont besoin de faire appel à des objets magiques variés (talismans, breloques, porte-bonheurs, gris-gris, fétiches, reliques et amulettes) pour se les concilier ou s'en protéger. En Espagne, cet arsenal apotropaïque est très ancien, puisque des objets magiques (dont déjà les « figues ») sont attestés dès la colonisation punique au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>47</sup>. Plus tard, la disponibilité locale du jais et la popularité des dévotions du pèlerinage de Compostelle donnent une grande force aux amulettes en jais, particulièrement à la figue, qui du fait de son statut ambivalent (à la fois obscène et protectrice), semble avoir un pouvoir exceptionnel. Cette suprématie de la figue parmi les amulettes de protection est propre à l'Espagne, même si la « *mano-fica* » n'est pas inconnue en Italie, en Allemagne, aux Pays Bas, mais de manière plus offensive et moins protectrice.<sup>48</sup>

---

<sup>47</sup> Brigitte Quillard, « Les pendentifs porte-amulettes puniques : une mise à jour », *Antiquités africaines*, 59, 2023 | -1, 5-60.

<sup>48</sup> Je remercie Wolfram Aichinger et tout le groupe des chercheurs du programme FWF *The Interpretation of Childbirth in Early Modern Spain*, pour leur aide généreuse dans la construction et la rédaction de cet article.